

L'angoisse du prof novice au moment du premier cours

« **L**ORS de ma première heure de classe, un élève m'a demandé à aller aux toilettes. Devant son insistance, j'ai dit oui. Un second a suivi. J'ai fini par accepter. Quand un troisième a embrayé, j'ai dit non, fermement. Pas de chance, il était d'origine étrangère et m'a accusée de racisme. Cela a pesé sur toute mon année. » Ce témoignage d'une jeune prof d'anglais d'un collège d'Ile-de-France pourrait constituer un joli cas d'école pour les écoles supérieures du professorat et de l'éducation (Espe), créées en 2012 pour former les nouveaux enseignants.

Tout comme cette mésaventure de début d'année arrivée à un prof de SVT débutant, lui aussi, dans un collège francilien : « Un vol avait été commis. J'ai menacé la classe d'une punition collective si personne ne se dénonçait. Rien ne s'est passé, et j'ai fini par laisser tomber, ce qui a affaibli mon autorité. » Hélas, comme le précédent, ce genre de cas concret est rarement au programme des Espe.

Alors que cette rentrée a vu arriver la première génération d'enseignants formés dans ces

écoles supérieures (intégrées aux universités), celles-ci ne suscitent pas l'enthousiasme. Le Snuipp-FSU, principal syndicat du primaire, a consulté, cet été, plus de 1 200 futurs instits passés par l'Espe. Résultat : un peu plus de la moitié se disent déçus des enseignements de « contenu ». Ils sont 69 % à se déclarer mécontents des cours concernant les pratiques pédagogiques du futur maître, et 82 % s'estiment « pas assez préparés à assumer la responsabilité d'une classe ».

Formation pas très classe

Dans l'enseignement secondaire, les jugements ne sont pas tous aussi sévères, mais les expressions « rapide », « vite fait », « fourre-tout » reviennent souvent. « L'enseignement didactique (concernant la manière de faire un cours) est satisfaisant, mais l'Espe manie beaucoup de sigles et de jargon qui sont plus destinés aux inspecteurs qui vont contrôler notre travail qu'aux élèves ! » confie Alice, prof d'histoire à Paris. Tandis que Pierre, qui enseigne le français et le latin

dans un lycée picard, déplore les différences de niveau entre futurs enseignants : « Certains préparent la première année du master, d'autres la seconde, et dans des matières très différentes. Certains ont déjà enseigné comme contractuels, d'autres jamais. »

Kit de premiers secours

Lors de leur première année d'enseignement, les novices, appelés « stagiaires », passent neuf heures par semaine à l'Espe et assurent neuf heures de cours classiques. L'année des nouveaux profs commence souvent dans la fébrilité et l'improvisation. « Beaucoup de mes camarades ont connu leur bahut d'affectation à la fin août. Pratique, pour trouver un logement ! Moi-même, j'ai su que j'aurais des quatrième et des troisième (en français, dans un collège francilien) deux jours avant la rentrée », indique Claire. Pierre, stagiaire l'an dernier, s'est retrouvé prof principal durant un trimestre. Trois jours avant le conseil de classe, le rectorat lui a retiré cette fonction...

La plupart des établissements n'ont prévu aucune forme d'accueil spécifique pour les novices. Dans un bahut soudé, l'intégration est aisée. Ailleurs, l'atterrissage peut être douloureux. Prof de lettres dans un collège huppé de Bourgogne, François a subi le chahut de « gamins qui [lui] faisaient comprendre que leurs parents gagnaient plus que [lui] » : « Je n'ai reçu aucun soutien. »

Quant à Anne, instit débute, elle s'est vue bombardée dans une classe de CE2 où se trouvaient deux élèves non francophones qui ne songeaient qu'à s'échapper et un enfant autiste qui ne disposait pas de l'aide normalement assurée par un auxiliaire d'éducation. L'école ne l'a pas aidée, et un responsable du rectorat s'est contenté de lui dire qu'il était « bon d'apporter un peu d'amour à cet enfant ».

Certes, mais qui fournira une boussole et un guide de survie aux néophytes lâchés dans la nature ?

Jean-François Julliard

XAVIER BEULIN ET LES AGRICULTEURS À PARIS

